Ami du Clergé du 22 mars 1951

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Jésus le Rédempteur. — C. La Rédemption réalisée en nous : XIV. La Pénitence, planche de salut, 81.
Pour le Temps pascal. — I. La vie ressuscitée, 82. — II. Dieu a tant aimé le monde, 84.
Petits prônes sur les Commandements. — 3e Commandement de Dieu : V. Les Vêpres, 85.
Allocution de mariage. — I. La bénédiction céleste, 86.
Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — CXVIII. Les Papes après le Concile de Trente, 88.

JESUS LE REDEMPTEUR

C. — La Rédemption réalisée en nous

XIV

LA PÉNITENCE, PLANCHE DE SALUT

Mes frères,

L'instruction de ce jour porte comme titre : la pénitence, planche de salut. Il convient avant tout de bien saisir ces termes, pour que le problème que nous avons à étudier soit parfaitement délimité et clairement exposé.

I. — *Pénitence, laborieux baptême*

On vous a montré, dimanche dernier, que le baptême est le sacrement de la régénération, autrement dit que notre participation à la rédemption du Christ s'effectue quand nous renaissons de l'eau et de l'Esprit selon la parole de Jésus lui-même (Jo., III, 5).

Le baptême est ainsi le moyen normal du salut ; mais en cas de rechute dans le péché, une planche de salut nous est offerte dans la pénitence. J'entends par ce mot « pénitence » non pas seulement le regret sincère et surnaturel de nos péchés, mais le rite sacré institué par Jésus-Christ, par lequel les fidèles repentants soumettent aux apôtres et à leurs successeurs légitimes, pour qu'ils les leur remettent, les fautes commises après le baptême.

Pardonnés une première fois dans le baptême, ils le sont une seconde fois par la pénitence. Dès lors, notre tâche consiste simplement à noter combien différente est notre participation à la Rédemption dans l'un et l'autre sacrement et à tirer de ces considérations quelques conséquences pratiques pour la conduite de notre vie.

Un des premiers écrivains chrétiens, Hermas, qui a eu une très grosse influence sur les chrétiens du IIe siècle, raconte, dans ses *Visions*, que l'Eglise lui est apparue comme une tour bâtie sur l'eau. Certaines pierres s'adaptaient parfaitement à la construction, mais le plus grand nombre d'entre elles avaient besoin d'être taillées et retaillées, certaines même étaient définitivement rejetées. Cette allégorie est facilement comprise. Le baptême est indispensable pour que nous soyons « d'Eglise », la tour est bâtie sur l'eau ; mais pour tenir notre place, bien plus, pour faire partie de cette société vivante fondée par le Christ, nous avons fréquemment besoin d'être taillés et retaillés par les austérités de la pénitence, sous peine d'être définitivement rejetés.

Dans la préparation qu'il exige de nous, dans les éléments qui le constituent, dans les effets qu'il produit, le sacrement de pénitence mérite le nom de « laborieux baptême » que lui a donné, après les Pères de l'Eglise, le concile de Trente au XVIe siècle.

II. — *Baptême et pénitence : comparaisons*

1° Que réclame de nous le baptême ? — Sur la route de Gaza, le diacre Philippe rencontre un Ethiopien, ministre de la reine Candace et, sur la demande du païen, lui explique les Ecritures. Chemin faisant, dit le texte sacré, ils rencontrèrent de l'eau et le païen dit : « Voici de l'eau, rien n'empêche que je sois baptisé. Philippe répondit : Si tu crois de tout ton cœur, cela est possible. — Je crois, répartit l'Ethiopien, que Jésus-Christ est le Fils de Dieu, et il fit arrêter son char ; et Philippe, étant descendu dans l'eau avec lui, le baptisa » (Act., VIII, 36-40).

Autre texte, autre précision. Le jour de la Pentecôte, les Juifs, bouleversés par la parole de Pierre, l'interrogent sur les conditions du salut. L'Apôtre leur répond : « Repentez-vous et que chacun de vous soit baptisé » (Act., II, 38).

Foi et *repentir,* telles sont les conditions suffisantes et nécessaires du baptême pour l'adulte. Elles doivent exister aussi chez le chrétien pécheur qui s'approche du sacrement de pénitence ; mais cette foi et ce repentir doivent s'exprimer ici — je cite le concile de Trente — « par les grands efforts et les larmes qu'exige la divine justice » (Sess. XIV, c. 22 : Denz.-Bann. 895). Pour être pardonné, il faut non seulement croire et regretter ses fautes, mais se soumettre à la « procédure » du sacrement : confesser ses péchés au prêtre, avec tout ce que cela comporte de franchise et d'humilité ; et, après avoir reçu l'absolution, accomplir une pénitence qui doit être adaptée par le ministre du sacrement, à l'âge, aux dispositions, aux accusations du pécheur.

Tous ces actes peuvent être coûteux, longs et pénibles. Que l'on songe en particulier aux stations prolongées des pénitents aux portes de l'église dans les premiers siècles du christianisme, aux retards qui, dans la discipline primitive, étaient apportés à leur rentrée officielle dans les rangs des fidèles ; aux exemples fameux d'un pape ou d'un évêque qui ne craignaient pas de frapper les puissants et

les rois ; et, bien que l'extérieur d'une telle pénitence soit maintenant beaucoup plus rare, il reste que le pardon de Dieu ne nous est pas donné sans efforts.

2° Deuxième point de comparaison entre le baptême et la pénitence et deuxième différence de participation à la Rédemption dans les deux sacrements : c'est l'élément essentiel qui les constitue l'un et l'autre.

Le baptême, le mot le dit, est un *bain (baptizare* veut dire laver), bain de régénération, de rénovation dans lequel nous sommes plongés et qui lave toutes nos souillures, nous donnant une vie nouvelle, nous faisant naître à la vie de la grâce. — Le sacrement de pénitence est essentiellement un *jugement*. Il y a un tribunal, un accusé (c'est nous, coupables de fautes), un accusateur (c'est nous encore qui venons avouer), un juge (c'est le Christ, Dieu vengeur et juste juge, comme nous le chantons dans l'office des défunts), un juge qui ne se trompe pas et qu'on ne peut tromper.

Le jugement, le Christ l'a remis à son Eglise, et le prêtre, ministre de l'Eglise, est ici l'intermédiaire obligé entre le pécheur et Dieu. La formule qu'il prononce n'est jamais une condamnation ; le jugement qu'il rend, au contraire des sentences humaines, n'est pas une simple déclaration de culpabilité ou d'innocence, mais il opère intérieurement la restauration de la vie divine, aussi souvent que, déclarant son péché, l'homme s'approche en pénitent. Toutefois, — et c'est la remarque qu'il convient de faire, — cette restauration contrairement à celle qui s'opère dans l'eau, requiert de notre part une coopération pénible : c'est ici un « laborieux baptême » (Conc. Trid., *loc. cit.)*.

3° Différence enfin dans les effets. Le baptême, vous le savez, remet tous les péchés et toutes les peines dues aux péchés. La justice divine n'a plus rien à exiger de celui qui vient de recevoir l'ablution d'eau au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. C'est la participation intégrale et totale une fois donnée à la rédemption du Christ. La robe blanche que recevait jadis le nouveau baptisé et qu'il portait durant huit jours, était le signe de sa parfaite innocence. L'homme vient à pécher, c.-à-d. à perdre la vie surnaturelle, la honté de Dieu la lui rend, mais pas d'une manière aussi intégrale.

Le sacrement de pénitence, quand il est reçu avec les dispositions suffisantes, efface les péchés, remet la peine éternelle, c.-à-d. écarte du pécheur la perspectipe de l'enfer, mais n'enlève pas forcément toute la peine temporelle qu'il nous faudra subir en ce monde ou en l'autre. Un prochain sermon sur « la Rédemption et le purgatoire » précisera cette question. Retenons simplement aujourd'hui, pour rester dans notre sujet, que notre participation aux mérites du Christ, dans le sacrement de pénitence, est plus ou moins totale, suivant nos propres dispositions.

* *

C'est de cette considération que découle naturellement notre conclusion. Le Christ, dont une seule goutte de sang suffit pour effacer tous les péchés de tous les hommes, demande aux pécheurs une participation plus effective à ses propres souffrances pour lui octroyer de nouveau la vie surnaturelle. Cette participation, obligée et souvent déficiente, fait que le sacrement de pénitence exige de notre part une très grande préparation : examen de conscience sérieux, confession loyale, contrition vraie, satisfaction accomplie intégralement, autant de résolutions que nous prendrons chacun pour notre part, puisqu'en fin de compte pour les sauver, en toute vérité, « Dieu a besoin des hommes ». *Amen.*

POUR LE TEMPS PASCAL

I

LA VIE RESSUSCITÉE

Christus resurgens ex mortuis jam non moritur.

Le Christ ressuscité d'entre les morts ne meurt plus. (Rom., VI).

Mes frères,

Les solennités pascales viennent de transformer les âmes ; vous êtes venus à la Table eucharistique, où l'hostie sainte vous a été distribuée.

Ceci n'a pas été un rit religieux purement extérieur, ni une formalité de simple tradition. La communion pascale a infusé dans vos âmes une vie nouvelle. Marquons-en les caractères.

* *

C'est d'abord la permanence, *la stabilité* Le Christ ressuscité ne meurt plus. Pour donner pleine satisfaction à son amour, et pour accomplir sa mission rédemptrice, il s'est livré volontairement à la mort. Mais sa propre puissance l'a arraché au tombeau. Et maintenant le voilà immortel. Quarante jours de vie d'outre-tombe ici-bas, afin d'affermir dans l'âme des apôtres la foi en sa résurrection. Puis après la montée au ciel, la vie glorifiée, récompense éternelle de son existence humiliée et crucifiée.

De même, le chrétien ressuscité à la vie de la grâce ne doit plus mourir.

Quelle misère, quelle pitié, que les retours offensifs du péché grave, dans une âme régénérée ! Des communiants du matin, qui le soir, le lendemain, ou plusieurs jours après ne vivent plus spirituellement !

Pourquoi ce malheur ? Pour les âmes en état de péché mortel, l'absolution sacerdotale a été l'appel tout-puissant du Christ à la vie. Et sous l'emprise de la sainte communion, la source a jailli de nouveau avec abondance. Mais cette âme est durcie par les habitudes mauvaises. Il eût fallu le travail d'une contrition profonde, pour broyer ce roc. Le flot de la vie surnaturelle s'y heurte, s'y brise, et s'écoule sans laisser de trace. — D'autres âmes

manquent d'énergie. Elles sont inconsistantes. L'eau vive les pénètre, les imbibe, mais pour disparaître presque aussitôt.

Seuls, ceux qui se sont soustraits aux occasions du péché, qui se sont arrachés à l'ambiance des influences mauvaises, qui ont élevé entre eux et le monde corrupteur la haie solide et infranchissable d'une vigilance sans cesse en éveil, conservent la vie ressuscitée.

Mais elle ne demeure pas dans les cœurs chrétiens à l'état d'eau stagnante. Il faut que l'afflux de vie nouvelle circule avec vivacité, comme un sang chaud et bouillonnant. Que de personnes en qui le mouvement de la vie chrétienne était ralenti ! C'était une simple conviction dans l'esprit, une fidélité aux prescriptions, aux interdictions importantes de la loi de Dieu. Pas d'écarts graves. Mais par contre, ni générosité ni délicatesse au service de Jésus-Christ. La communion pascale a revigoré ces cœurs attiédis. Garderont-ils cet élan de ferveur ? Oui si la pratique religieuse sort de l'ornière de la routine, si elle devient une vie profonde qui inspire les pensées et les actes, si débordant le coin de l'existence où on la cantonne, elle imprègne l'âme tout entière.

Pâques a été pour nous le passage du péché mortel à la grâce, ou de la torpeur d'une vie chrétienne médiocre, à l'élan d'une plus grande ferveur. Demeurons à ce niveau. Le Christ est invulnérable aux coups de la mort, dans son éternelle vie, qu'il le soit pareillement dans sa vie en nous.

* *

Une extraordinaire *puissance d'assimilation* voilà encore un caractère de la vie ressuscitée.

Pourvu que la volonté humaine s'y prête et confonde son action avec la sienne, elle se nourrit de tout : — des prières sans doute, des actes religieux qui constituent l'ensemble des relations normales et régulières avec Dieu, et qui s'élèvent de l'âme comme le nuage embaumé de l'encensoir ; — mais aussi de toutes les manifestations de l'activité, de tout ce qui remplit l'existence. Que faut-il pour que les actes les plus matériels, les pensées les plus fugitives, les mouvements les plus imperceptibles du cœur soient absorbés par la vie ressuscitée ?

a) L'impulsion d'amour d'abord. Elle transfigure les choses les plus viles. Comme une flamme, elle brûle le mal, l'imperfection humaine, l'alliage d'égoïsme et d'amour-propre.

b) La collaboration avec Dieu. Elle s'offre à nous par la grâce actuelle sous toutes ses formes, clartés de l'esprit ou impulsions de la volonté. Que la volonté humaine se prête à ces sollicitations, qu'elle harmonise ses actes avec elle : c'est alors le mérite surnaturel éclos dans les moindres choses.

c) Avec les actes de notre initiative personnelle, ce qui remplit la vie, ce sont les événements. Ils nous barrent souvent la route, pulvérisent nos projets, meurtrissent le cœur, déconcertent l'intelligence. Eux aussi sont aliments de la vie ressuscitée. Ils ne sont pas les jeux cruels d'une fatalité aveugle. Ils ne sont pas davantage des écueils, mais les arches d'un pont jeté entre Dieu et nous par une parfaite conformité à sa volonté.

Elle est vraie surtout de la vie ressuscitée, cette parole de S. Paul : « Pour ceux qui aiment Dieu, tout tourne à bien ». Tout devient démonstration d'amour, impulsion de générosité, élan de confiance... même le péché, dit S. Augustin, quand la flamme ardente du repentir l'a purifié de tout germe morbide, l'humilité en est le résidu.

* *

Troisième caractère de la vie ressuscitée : *le progrès constant et indéfini.*

L'acheminement vers la mort, par les étapes d'un déclin de plus en plus accentué : telle est la loi de tout ce qui vit ici-bas : c'est que tous les êtres possèdent des germes de mortalité qui finissent en se développant, par étouffer la vie. Mais les âmes ressuscitées ont laissé dans leur tombe spirituelle les racines du mal, le poids mort des convoitises pernicieuses. Rien n'entrave donc l'évolution de la vie recouvrée, ou retrempée, vers le mieux, suivant la courbe d'un progrès que rien n'arrête, ni ne ralentit.

Et quel est l'idéal proposé comme terme aux efforts de cette montée ? — N.-S. le définit lui-même, vers la fin du discours où il a condensé l'abrégé de la doctrine et de la loi d'amour : « Soyez parfaits comme notre Père céleste est parfait » (Mat., v, 48). Dans cette carrière qui s'ouvre devant nous, comme un sillage de lumière, ne mettons aucune borne à notre ambition. Si rapide et si agile que soit notre course, de nouvelles perspectives surgiront et s'allongeront au fur et à mesure que nous avancerons. Chaque degré de sainteté acquis devient la condition d'une nouvelle ascension.

Donc, dit S. Jean (Apoc., xxii, 11) : « Que celui qui est juste devienne encore plus juste, que celui qui est saint devienne encore plus saint » ; et S. Paul (Col., i, 10) : « Vivons d'une manière digne de Dieu, soucieux de lui plaire en toutes choses, produisant du fruit par toutes sortes de bonnes œuvres et faisant des progrès dans la connaissance de Dieu. »

Qu'elle est belle la vie inspirée par de tels sentiments ! C'est la vie des saints, toujours appliqués à ce goût, à la recherche des choses célestes. C'est le reflet de l'éternité bienheureuse sur terre, l'empreinte de la perfection divine dans une âme humaine.

* *

Vivons donc de manière que s'accomplisse la pressante exhortation de S. Paul : « Que le péché ne règne plus dans votre corps mortel. N'adonnez pas vos membres au péché pour qu'il s'en fasse des armes d'iniquité, mais qu'ils soient consacrés à Dieu comme des armes de justice » (Rom., iv, 13).

—

Au centre de notre personne, Dieu sera installé en maître et c'est à son service que toute notre vie sera consacrée. Le corps, les facultés de l'âme accompliront des œuvres saintes qui seront des semences de gloire éternelle [1].

II

DIEU A TANT AIMÉ LE MONDE

Mes frères,

Au matin du Vendredi Saint, le prêtre découvrait le voile qui depuis dix jours dérobait aux regards l'image du Crucifié ; à trois reprises, il chantait : « Voici le bois de la croix sur lequel a été suspendu le Salut du monde... » et vous répondiez : « Venez et adorons... » Alors vous êtes venus, pieusement, baiser les pieds de l'adorable Victime.

Aujourd'hui, N.-S. se présente sous les traits du Bon Pasteur, et il conclut : « ...et je donne ma vie pour mes brebis ! » Fixons donc nos regards sur l'amour divin qui l'anime, sur la Croix où il s'est montré, afin de mieux comprendre que toute notre vie doit être une réponse aimante au Sauveur qui nous a tant aimés.

I

La création était un acte d'amour. Celle de l'homme, à l'image de Dieu, avec tous les privilèges qui en découlent, en est un plus grand. Mais, amour plus grand encore, Dieu nous fait rentrer dans son amitié après le péché, nous rend droit à l'héritage céleste ; pour cela, il envoie comme Sauveur son Fils bien-aimé ; il prendra sur lui les misères et les souffrances de l'humanité, *sauf le péché,* afin d'en porter l'expiation sur une croix et d'en déverser sur nous tous les mérites.

Folie, un Dieu crucifié ? — oui, folie ! mais folie d'un acte d'amour, appuyé sur la Toute-Puissance. Qui ne croit pas à cet amour excessif, est victime de la folie de son orgueil !

En Jésus crucifié éclate la Sagesse infinie.

Qu'est-ce que croire au mystère de la Croix ? — C'est croire que Dieu est si *saint* que la souillure du péché ne peut disparaître à ses yeux que lavée dans le sang d'un Dieu ;

— c'est croire que Dieu est si *juste* qu'il lui fait une satisfaction infinie ;

— c'est croire que Dieu est si *bon* qu'il a aimé le monde jusqu'à la mort et à la mort de la croix ;

— c'est croire que Dieu est si *Sage,* que, dans le seul sacrifice de la croix, il a su réunir et concilier sa justice et sa miséricorde, transformer notre nature sans la détruire, l'humilier tout en l'élevant, lui inspirer, en même temps, une confiance sans limite et la crainte la plus salutaire.

Mais le rôle le plus important appartient à l'Amour. Dieu s'est manifesté à nous en Jésus-Christ, surtout pour nous montrer en lui le *crucifié.* A ses insulteurs sur la croix, Jésus semblait répondre : « Tout ce que je devais faire, je l'accomplis ; je donne ma vie par amour pour mon Père..., et pour vous ». « O vous tous qui passez par le chemin, voyez s'il est un amour pareil à mon amour. » Sachant le néant de tous les faux amours qui séduisent et dégradent, il a voulu l'emporter dans le cœur de l'homme, de toute la grandeur du sien.

II

De toutes les expressions de l'amour, la plus victorieuse, c'est la mort acceptée pour ceux qu'on aime. « Nul ne peut avoir un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis... — comme il aimait les siens, il les aima jusqu'à la fin ». — Il est mort pour les pécheurs, pour ses ennemis, pour les coupables ; et par là, son amour est sans rival. « Il est rare, écrivait S. Paul, que l'on meure pour un juste ; peut-être quelqu'un accepterait-il de mourir pour un bienfaiteur. Mais Dieu fait éclater son amour envers nous en ce que, alors que nous étions pécheurs, le Christ est mort pour nous » (Rom., v, 7, 8). — Le plus magnifique, c'est que le Christ qui est mort ainsi n'était pas sujet à mourir, puisqu'il était l'Agneau sans tache. Celui qui accepte de mourir volontairement ne fait qu'anticiper plus ou moins la mort. Mais en Jésus, le Dieu de vie s'est fait mortel pour pouvoir mourir ; le Saint s'est fait péché pour l'expier ; le Roi de gloire a voulu dire, en vérité : « Je suis un ver et non un homme. »

Et pourquoi cet amour porté jusqu'à la folie ? — S. Paul le dit : « Le Christ est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus à eux-mêmes mais vivent pour celui qui, pour eux, est mort et ressuscité » (II Cor., v, 15). *Vivre pour Dieu,* voilà le sens de la vie chrétienne.

Vivre pour Dieu, c'est vivre pour la vérité, la justice, l'ordre, pour toutes les vertus dont nous manquons en dehors de Dieu. C'est pour nous rendre cette vie divine qu'il est mort à notre vie humaine ; pour nous délivrer du faux et vil amour, égoïste ou coupable, il nous a aimés jusqu'à la mort de la croix. Amour divin, incompréhensible peut-être, mais dont l'attrait demeure toujours aussi captivant pour toutes les âmes, même les plus faibles, si elles sont loyales.

La croix, pour nous, est une folie, parce que nous lui imputons la nôtre. N'est-ce pas folie que d'estimer la vraie vie, cette vie d'ici-bas ? Et dès lors quel amour n'y a-t-il pas dans cette sagesse divine qui se fait folie à nos yeux pour nous retirer de la nôtre ? — Chose étrange, la folie de l'amour de Dieu, à nos yeux, consiste à ce qu'il s'est épris de notre misère et à s'être avili jusque là. Or, c'est là précisément que se montre le plus la vertu de cet amour de Jésus-Christ. Ce n'est pas pour le bien qu'il trouverait en nous que Jésus nous a aimés, — il connaît le cœur de l'homme et ses misères ; — mais c'est pour nous rendre parfaits, vrais fils de Dieu. Là est l'explication des saints et de toutes les âmes blessées de l'amour du Christ. La force de leur amour vient de Dieu lui-même, de la

[1] D'après *Semaine Relig.* de Lyon, 13 avril 1928.

grâce, de l'Amour divin répandu dans nos cœurs pour nous aider à l'aimer. — Là se trouve la raison de la croix. « Je suis venu pour mettre le feu de l'Amour sur la terre ; et quel est mon désir sinon qu'elle en soit embrasée ? » (Luc, XII, 49). — Et s'il est vrai que la mesure de l'amour soit le sacrifice, quel amour que celui qui s'affirme sur la croix !

* *

Que manque-t-il pour que toute l'humanité en soit pénétrée ? qu'elle le veuille : Dieu ne supprime pas notre liberté. Pour lui, il a fait tout ce qu'il pouvait ; il a ouvert la source, il a payé le prix... Par là, il a racheté le genre humain et purifié toutes choses, au ciel et sur la terre ; au ciel, en nous réconciliant avec Dieu ; sur la terre, en réconciliant l'homme avec l'homme, en mettant la paix partout par l'amour qui vient de la croix. En partageant les peines temporelles dues au péché, il a transformé les souffrances, et de la mort même il a fait un gain, *mori lucrum.* Quel renversement des valeurs, quel réconfort pour nos âmes !

Deux mots seulement peuvent exprimer les sentiments de nos cœurs : celui de S. Jean : « Dieu a tant aimé le monde... » ou celui de S. Paul, qui en est la répétition : « Il m'a aimé et il s'est livré pour moi » ; le second, conclusion logique qu'en a tirée l'Apôtre : « Nous, aimons donc Dieu qui nous a aimés le premier ». Et j'ajoute avec lui (je voudrais y mettre le même accent de persuasion) : « Mes petits enfants, n'aimons pas seulement en paroles, en formules, mais en œuvre, en vérité ».

Il nous faut, sans hésiter, répondre à l'exhortation de S. Jean : « Oui, divin Sauveur, nous ne voulons pas que notre amour pour vous soit une vaine déclaration; nous sommes résolus, avec le secours de la grâce qui nous vient de votre croix, de mieux conformer nos actes, nos œuvres, notre vie tout entière à l'amour dont nous devons payer le vôtre, afin d'avoir part au dernier jour au triomphe définitif de cette croix adorable... Accueillez la prière que nous vous faisons, avec votre « petite sainte » Th. de l'Enfant-Jésus :

Je veux aussi t'aimer à la folie,
Je veux aussi vivre et mourir pour toi !
. . . .
D'amour je veux mourir.
Seigneur, de mon désir,
Oh ! souviens-toi ! »

PETITS PRONES SUR LES COMMANDEMENTS

3e commandement de Dieu

V

LES VÊPRES

Mes frères,

Assister à la messe, observer le repos ne suffisent pas pour accomplir pleinement le précepte dominical. Le dimanche s'achève, dans les offices du soir. Il s'agit surtout de l'office des vêpres. On va à la messe, on communie, mais on ne va plus aux vêpres ou l'on y va que trois ou quatre fois par an, les jours de grandes solennités. Et c'est une pratique malheureusement très répandue, même dans les milieux voulant être fervents...

Que demande l'Eglise en ce domaine ? et que devons-nous faire ?

I. — *Que demande l'Eglise ?*

L'Eglise n'impose pas cette assistance sous peine de péché mortel ; elle n'est donc pas obligatoire dans ce sens. Toutefois, une obligation reste : celle de ne pas mesurer « avarement » le devoir d'obéissance à Dieu et de sanctifier le dimanche le mieux possible. Or, l'existence même de l'office des vêpres indique le désir de l'Eglise. Pourquoi un office, sinon pour qu'on y soit présent ?

La loi mosaïque pour consacrer les deux parties du jour à Celui qui en était l'auteur avait institué « le sacrifice du matin et du soir » ; le peuple juif, au temple de Jérusalem, avait coutume d'offrir un double sacrifice, « l'un aux premières, l'autre aux dernières heures du jour ». Dès lors, héritière de ces traditions, l'Eglise a reçu de Jésus luimême et des apôtres l'exemple et le précepte de les garder en les perfectionnant, enseigne S. Augustin : « *De hymnis et psalmis canendis, ipsius Domini et Apostolorum habemus exempla et præcepta* » (Ep. 119).

Au IVe siècle, S. Jean Chrysostome haranguait ainsi ses contemporains : « Dieu vous a abandonné six parties de la semaine pour s'en réserver une seule. Ne faut-il pas, au moins, que cette journée unique lui soit consacrée tout entière et que, le soir comme le matin, vous preniez part à la prière publique, pour sanctifier le peu de temps que le service divin enlève aux soins et aux vanités du siècle » *(Hom.* XXIV).

La pratique des moines, l'obligation du bréviaire pour les prêtres montrent, excellemment, que cette prière en commun, est bien une prière de l'Eglise, et qu'elle est une partie importante du culte d'amour que nous que nous devons à Dieu.

Aussi S. S. Pie XII enseigne-t-il : « L'Eglise... ne donne aucun précepte pour l'office du soir ; mais elle ne l'en recommande pas moins avec insistance et elle ne l'en désire pas moins. Au reste, il s'impose encore, par ailleurs, en vertu du besoin et du devoir commun à tous et à chacun de se rendre Dieu propice pour obtenir ses bienfaits » (Encyclique *Mediator Dei,* 20 novembre 1947).

En face de cette affirmation générale et séculaire qui donc pourrait se persuader avec raison que l'Eglise ne demande pas l'assistance aux vêpres et que cette assistance n'est donc pas obligatoire ?

II. — *Que devons-nous faire ?*

Les vêpres ne doivent pas disparaître. Réfléchissez... Qu'est-ce que Dieu nous demande

pour observer tout le précepte dominical sur le plan de la prière ? Deux heures... deux heures seulement pour Dieu, pour notre âme, pour l'éternité !... D'ailleurs l'expérience apprend tous les jours ceci : l'abandon des vêpres est l'indice non équivoque d'un affaiblissement notable dans la vie chrétienne. D'ordinaire, c'est le premier pas vers l'oubli du 3e commandement de Dieu. Là où ce grand exercice est délaissé volontairement, s'introduisent immédiatement à la place de la prière publique, les jeux et les plaisirs sous toutes les formes.

Sans les vêpres, — à quelque heure de la soirée, qu'elles soient placées, — ou sans autre office analogue, que comportera l'après-midi ? Du sport, des jeux, des promenades, des sorties,... à moins que, à la campagne et l'été surtout, ce ne soit un travail sans répit. En tout ceci, Dieu est-il vraiment glorifié ? notre âme trouve-t-elle une atmosphère véritablement surnaturelle ? N'y a-t-il pas, trop souvent, occasion plus ou moins prochaine d'offenser Dieu ? Qui dira les fautes d'orgueil, de vanité, de jalousie qui découlent d'une certaine attitude « sportive » ? les fautes d'impureté que provoquent des rencontres imprudentes, des promenades trop libres ou des danses inconsidérées ? et tout ce climat de « divertissement » purement naturel qui résulte d'un dimanche où la part de Dieu est trop mesurée ?

Un jour où l'on aurait travaillé une heure, ou même une demi-heure, serait-il vraiment un « jour de travail » ? En serait-il autrement du « jour du Seigneur », si nous ne donnons au service de Dieu que le temps minimum d'une messe, sans plus nous soucier, tout le reste du jour, du grand devoir de la prière, de la prière communautaire, celle de toute l' « église paroissiale » ?

Revenez aux vêpres ; ne vous laissez pas gagner par l'indifférence. C'est la volonté de vaincre qui engendre la victoire.

Parents, donnez le bon exemple à vos enfants ; ils ne sanctifieront pas le dimanche si vous-mêmes ne le faites pas !...

Revenez aux vêpres et prenez-y une part active ; chantez ; le chant est une prière. Que ne chantez-vous ? Nos prières débordent notre horizon trop personnel, ou notre inquiétude de demandeur, pour s'unir à la grande louange des psaumes, ces cantiques inspirés, tout chargés des pensées de Dieu, rythmés par les étapes de la vie du Sauveur. Comme il est prenant, par exemple, de laisser influencer son âme par l'espérance de l'Avent, la pénitence de la Passion, la triomphante joie de Pâques !

* *

Il est possible, direz-vous, de servir Dieu sans les vêpres... Ces réunions, ces activités d'Action catholique, qui sont plus faciles l'après-midi du dimanche, ne sont-elles pas un service de Dieu ? — Ceci est hors de conteste... Mais, ces deux aspects sont-ils exclusifs ?... Et ne convient-il pas que tous les chrétiens, et surtout les plus fervents apôtres tendent à redonner au dimanche son caractère primordial et essentiel de jour « de Dieu », celui où l'âme vient se reposer, comme Madeleine, aux pieds du Maître, pour l'écouter, pour l'aimer et pour le prier de répandre ses grâces sur l'immense foule qui le cherche peut-être, et qui ne sera sauvée que par lui ? Ainsi soit-il.

ALLOCUTION DE MARIAGE

I

LA BÉNÉDICTION CÉLESTE

Mes chers amis,

Permettez-moi de vous donner ce titre ; il répond bien à mes sentiments, et il me vaut la joie, ce matin, de recevoir vos serments et de les consacrer en les bénissant.

Bénir est le ministère du prêtre. Dans la vie, des heures solennelles réclament sa présence, l'une d'elles surtout, celle où deux jeunes vies veulent s'enchaîner l'une à l'autre. Pour consacrer cette promesse, le prêtre apporte par sa présence une garantie de durée et une source de grâces. Ecoutez le dialogue qui va s'engager entre vous et lui. Il vous demandera si vous consentez à vous épouser, et si vous êtes disposés à remplir les obligations imposées à votre état. Quand vous lui aurez répondu affirmativement, il vous dira au nom de l'Eglise : « *Ego conjungo vos...* », paroles qui sont l'écho de celles de N.-S. : « Ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas ! »

Vous m'avez demandé de bénir votre union. Je me rends d'autant plus volontiers à votre désir, que je sais les sentiments qui vous animent. Un passé commun de foi, de dévouement qui vous prépare admirablement à une vie qui en réclame tant. Votre mariage se place sous d'heureux auspices. Aussi, de quel cœur je voudrais faire descendre sur vos âmes la plénitude des grâces que renferme le sacrement !

* *

Vous le savez, cette journée est un prélude : celui d'une vie entière, vouée à une union complète des cœurs.

Le premier mot qui vient aux lèvres quand on aime, n'est-ce pas celui qui ne devrait jamais oser se formuler sur la terre : *Toujours ?* Nous ne sommes pas maîtres du lendemain, cependant, nous ne voulons pas d'un bonheur éphémère. Tout en nous est fragile, précaire, et nous nous acharnons à repousser le temps. Et parce que ce n'est pas assez de donner l'instant présent et notre cœur dont nous sommes si peu maîtres, nous distribuons l'avenir... De bonne foi nous croyons notre amour immortel, quand tout change en nous et autour de nous.

Est-ce assez prétentieux ? — Oui, si nous nous contentons de sentiments terrestres, de

promesses humaines ! Non, si nous mettons l'éternel dans notre vie. Dieu l'a compris : sa grâce sanctionnant vos serments leur communiquera quelque chose de son éternité.

Ainsi le mariage se révèle à vos yeux de chrétiens sous son aspect véritable : la solennelle rencontre de votre âme avec Dieu, au moment où elle sent le plus son infirmité et l'impuissance de ses désirs. Acte grave, par conséquent, car ce « *oui* » que vous allez prononcer engagera pour jamais les biens les plus précieux : votre cœur et votre liberté. Qu'il serait imprudent de s'engager à la légère ! Mais préparé dans la réflexion et la prière, il rendra facile votre tâche.

Remplissez-la bien.

Qui dira, mon cher ami, les espérances fondées sur votre loyauté ? Nous vous remettons entre les mains une jeune fille qui fut la joie de sa maison. De toute notre foi, nous la voulons heureuse. Ce bonheur, vous le tenez, après Dieu, entre vos mains. Faites-le bien grand. Vous serez le maître au foyer ; soyez-le sans dureté. Vous avez déjà donné bien des preuves de votre savoir-faire : l'habitude de la décision et le sens des responsabilités se doublent chez vous d'une exquise bonté. Votre grande joie consistera donc à rendre heureuse celle que vous épousez. Eclairé d'une foi profonde, d'une vie chrétienne sans défaillance, vous savez où se trouve la source des lumières et le secret de la force. Puisez-y largement.

* *

Ce sont des pensées que j'aime à évoquer ici, car elles sont pour nous la garantie de votre prestige et de votre tendresse. Pourtant, permettez-moi de vous le dire, vous allez avoir à étudier une chose infiniment plus délicate : une âme féminine. Clavier mystérieux, il a ses jours, ses minutes, ses silences, ses éclats, ses frémissements. Les plus forts d'entre les hommes, les plus prétentieux surtout, y ont souvent échoué. Mettez votre âme d'artiste à réussir.

Vous aussi, ma chère enfant, vous devez étudier l'âme de votre mari. Clavier plus simple, mais qu'il faut connaître, car l'harmonie doit régner entre vous, afin que tout se resolve sur l'accord parfait. Vous réussirez, car vous y mettrez tous vos soins, toute votre bonne volonté.

Pourtant vous aurez désormais à modifier l'orientation de votre vie. Habituée jusqu'ici à vivre dans un monde intellectuel, il vous faudra songer aux humbles labeurs d'un intérieur familial. Vous saurez résumer votre vie dans ces lignes qu'écrivait, récemment, une âme qui ressemble à la vôtre :

« Mes journées sont remplies de choses qui n'ont pas toujours un nom : ménage, cuisine, lavage, un rangement par-ci, une pile de lettres à porter, les courses, du monde à recevoir, être là quand on a besoin de moi, être toujours disponible pour rendre un service, etc... Tous ces travaux..., loin d'être insipides, ont une valeur, un sens et peuvent être transformés par l'idéal chrétien, qui embellit tout. Je les accomplis avec joie en songeant à imiter la Sainte Vierge, qui ne les a pas dédaignés, et aussi à la manière du Christ, c'est-à-dire avec amour, recherche de la perfection dans les moindres détails, soif de servir et de rendre service. « Servir par amour » comme c'est facile lorsque Jésus est avec moi, et que je le vois dans tous les miens ! L'amour mène au don de soi et la vie de la femme au foyer est une vie d'amour, un don perpétuel et total. C'est l'effacement du moi personnel, de l'égoïsme, un complet renoncement, qui trouve sa récompense dans le bonheur d'autrui. »

L'un et l'autre, avec votre foi profonde et vos habitudes de piété, fidèles aux traditions familiales vous ne manquerez pas de vous élever jusqu'à Dieu chaque fois que votre cœur vous y poussera et que la vie vous en rappellera l'impérieuse nécessité.

Ecoutez, en terminant, cette belle histoire d'un ménage auquel, je suis sûr, le vôtre ressemblera :

L'idéal était le même, les vertus s'égalisaient... Je n'oublierai jamais l'accent de reconnaissance avec lequel ils vinrent vers moi après leur mariage. Et quatre ans après, détachant à mon intention cette poésie, qui exprimait si bien leurs sentiments, ils me l'envoyèrent, signée de leurs deux noms :

Quatre ans déjà qu'en la paroisse natale, naïve et blanche
Tu mis à mon doigt cet anneau,
L'anneau des promesses auxquelles nous n'avons pas failli...
C'était la fête des lumières.
Et veux-tu qu'aujourd'hui, comme au temps des fiançailles,
Sous les pieux arbres du jardin
Nous regardions la bague ensemble ?
Vois, comme elle n'a pas changé :
Aussi pure, aussi lumineuse,
Car notre amour n'a jamais fui la face de Dieu.
Ton anneau d'or blanc, si petit,
Enserre mon doigt depuis le premier jour,
Tout comme ta pensée mon âme...
Et les brillants n'ont pas tremblé dans leur serti,
Pas plus que la fidélité dans ton cœur d'homme.
Viens, nous dirons à Dieu des chants heureux, car depuis quatre ans
L'anneau d'or n'a jamais trahi le bijou blanc des fiançailles.
Depuis quatre ans rien n'est changé, rien,
Si ce n'est qu'au chemin dur notre amour a grandi,
Et qu'à côté de nous volettent deux anges, deux anges blonds
Que nous appelons « nos enfants ».

Qu'il en soit de même pour vous. Ainsi vous fonderez un foyer d'où jaillira la flamme. Elle vous aidera à consumer dans le même feu les épreuves et les joies, elle illuminera de la même clarté les jours de l'avenir, les enfants bien vivants et nombreux, gardiens de la flamme allumée par vos soins, continuateurs de la race des forts, dont vous voulez être, espoir de l'Eglise, parce que touchant souvenir d'un indéfectible amour.

Mettez donc sous la protection de Dieu votre vie à deux inaugurée aujourd'hui. Vos âmes sont prêtes à recevoir la grâce du sacrement, ce qui le rend singulièrement plus sérieux. Recueillez-vous. Tout à l'heure, sur l'autel, descendra la grande victime. Qu'elle